

# POÉSIE.

---

LA

## NAUMACHIE LYONNAISE

POÈME

---

O Neptune! ô Bacchus! dieu de l'eau, dieu du vin,  
Inspirez-moi tous deux; car sans vous c'est en vain  
Que je prétends mener à bien ce fol ouvrage:  
Je chante des héros qui, d'un égal hommage,  
Témoignent leur amour pour vous, dieux immortels,  
Et qui, d'un même encens, consacrent vos autels.

Je veux grossir la voix de ma Muse timide,  
Chanter en ses combats l'amphithéâtre humide,  
Redire les hauts faits de ses nobles lutteurs,  
D'une armée amphibie et de puissants jouteurs,  
Dont peut être orgueilleux à bon droit, dans son âme,  
Un peuple façonné de tout âge à la rame;  
Et puissent mes accents paraître aussi coquets  
Que leur court aviron tout garni de bouquets;  
Puisse mon vers qui va, comme eux, marcher par couple,  
Au gré d'un peuple ami se trouver aussi souple  
Que la lance flexible et familière aux doigts  
De ces grands paladins des nautiques tournois!

Je chante les combats livrés sur la rivière.  
 Arrière les défis vidés ailleurs ! Arrière !  
 Honte aux lubriques pas des *houris* d'Orient,  
 Honte à l'amphithéâtre où le peuple, en riant,  
 Sans danger suit les bords des taureaux en colère,  
 Où le champ du plaisir devient un cimetière !  
 Oublions ce spectacle adoré des Romains,  
 Où les tigres acteurs faisaient battre des mains  
 Quand ils savaient ouvrir le ventre d'un esclave !  
 Arrière le passé ! Je chante un peuple brave,  
 Que chaque nation considère en tremblant,  
 Mais qui fuirait l'horreur d'un spectacle sanglant.  
 Pour tomber avec grâce encore on fait ses preuves ;  
 Mais on ne tombe plus que dans l'eau de nos fleuves.  
 Dans la ville marchande, honneur au gouvernail !  
 Pour exalter l'adresse et l'amour du travail,  
 Laissez les échevins de notre république  
 Rouvrir à chaque année une lice nautique.

Dans les Vosges, perdue aux palais retirés,  
 Où de son urne pleine elle fait par degrés  
 Ruisseler le bienfait de son onde verdâtre,  
 La fraîche nymphe Arar a su par quelque pâtre  
 L'heureux anniversaire aimé de ses enfants.  
 Elle s'est mise en route aussitôt à pas lents,  
 Car c'est toujours ainsi que voyage la Saône,  
 En jouant dans les prés devant Saint-Jean-de-Losne ;  
 Mais enfin elle a vu les clochers de Lyon  
 Et se trouve, au jour dit, à la réunion.  
 Etendue à demi sur un radeau de planches  
 Et tenant à la main son sceptre à quatre branches,  
 Symbole des canaux qui joignent ses états,  
 Ayant ses officiers, comme les potentats,  
 Des feuilles du lotus chaque tempe ombragée,  
 Sur sa couche de joncs, et la tête chargée

D'une riche couronne en fins nénuphars d'or,  
Elle est charmante ainsi... mais invisible encor.

Comme les goélants qui tournoient au rivage  
Quant le vent furieux leur promet un naufrage,  
Le peuple lyonnais, dès le lever du jour,  
Dans l'espoir du plaisir, se réunit autour  
De l'humide théâtre, où se donne la joute.  
Vers ce spectacle aimé chacun se met en route.  
L'heure avance, la foule accourt en murmurant  
Par les Génovéfains, la rampe Saint-Laurent,  
Les hauteurs de Saint-Just, les Etroits, la Fournache,  
Par les quais de la Saône et les cours de Perrache.  
Partout le fleuve humain roule ses flots épais,  
Recouvre de son flux les bancs, les parapets,  
En poussant jusqu'aux toits des enfants intrépides.  
Tel, le mascaret lance aux cieus ses dards liquides.  
Et sur l'onde un millier d'impaticnts bateaux  
Dès longtemps de la Saône a troublé le repos.  
Les pesants bateaux plats, surchargés de famille,  
Amènent lentement leur cargaison gentille,  
Les agiles canots montés par six rameurs  
Arrivent précédés de joyeuses clameurs.  
Et qui dira l'élan de ces fines gondoles  
Dont le riche escadron sous mille banderoles  
Accourt rapidement, comme un flot de lanciers  
Qui traversent la plaine avec d'ardents coursiers !  
La flotte, par degrés s'épaissit et s'augmente.  
Bientôt, à se mouvoir la rame est impuissante.  
Chaque barque se joint au batelet voisin.  
Le fleuve disparaît, couvert par cet essaim,  
Et semble présenter comme une étrange houle.  
Sur la terre et sur l'eau le peuple se déroule.  
Avez-vous vu parfois, sous les bois de Duclair,  
Quelque prairie immense et semblable à la mer,



Qui paraît sous le ciel une étoffe étendue,  
Et, qui, régnañt toujours, loin, à perte de vue,  
Ne présente au regard embrassant l'horizon  
Que l'hypocrite aspect d'une seule moisson.  
La moitié de ce pré couvre un terrain perfide,  
Tel, le peuple, marchant sur un plancher liquide,  
Le dérobe au regard et défend à nos yeux  
De distinguer, parmi l'amas des curieux,  
Le vrai sol qui demeure et l'autre sol qui coule.

Hourrah! Une clameur a traversé la foule.  
L'heure est enfin sonnée et voici le moment.  
L'humide armée approche. Un large mouvement  
Se produit dans la foule; et, vainqueur, la sépare.  
Comme un vaisseau, tout neuf, qui de l'onde s'empare,  
Et chasse brusquement de tous côtés la mer,  
Comme la charrue ouvre un sillon de son fer,  
La troupe des joûteurs sort de cette rencontre,  
Et, fendant la cohue, à tous les yeux, se montre.

Hourrah! Un cri puissant, comme d'un même sein  
S'élève jusqu'aux cieux de cet immense essaim.  
Vers la rivière, alors, s'avance le cortège,  
En habits gracieux, aussi blancs que la neige,  
Précédé de musique et d'un tambour major  
En veste chamarrée, éblouissante d'or.  
Glorieux des rubans que lui donna sa dame,  
Chaque jouvenceau marche, en brandissant sa rame,  
Rame de la parade et non pas du travail.  
Comme de vieux béliers au milieu du bercail,  
Vont deux hommes plus mûrs, ayant, blancs patriarches,  
Moins de cheveux qu'ils n'ont passé de ponts et d'arches,  
Et qui, d'un vote fait par tous avec le cœur,  
De porter chaque lance ont obtenu l'honneur.

En attendant qu'à l'eau le cortège se plonge,  
D'un pas majestueux sur les quais il s'allonge  
Et gagne sur le fleuve un bateau pavoisé,  
Théâtre couvert d'yeux, flottant, improvisé,  
Qui descendait hier du charbon à Valence  
Et dont on a caché les flancs noirs, par décence.  
Une table est dressée en un coin du bateau  
Et chacun des joûteurs boit, en l'honneur de l'eau,  
Une coupe de vin, comme aux vieux sacrifices,  
Puis la bande, aussitôt, passe à ses exercices.  
La voix de l'honneur parle et chaque marinier,  
Tandis que la musique entonne un chant guerrier,  
D'un geste gracieux quittant la grande barque  
Se prépare à la lutte et dans son camp s'embarque.  
Les deux camps opposés, ce sont deux batelets,  
Dont les bords sont partout garnis de bourrelets,  
Dont le dehors est peint de couleur différente  
L'un en bleu d'outremer, l'autre en rouge amaranthe;  
Cette loi de vertu brille à chaque côté,  
En blanc : « *Fais ton devoir!... Courage et Loyauté!* »  
Pour que de tous les quais l'amphithéâtre lise  
Quelle est de ce combat l'honorable devise.

Ainsi quand de la lice, autrefois, les hérauts  
Abaisaient la barrière et livraient le champ clos,  
Le chevalier songeait à l'honneur de ses pères;  
L'âme ouverte aux vertus galantes et guerrières,  
Se remplissait alors de courage, d'espoir,  
En entendant ces mots : « *Faites votre devoir!* »

Mais déjà les bateaux s'éloignent de la rive.  
Deux lutteurs ont levé la lance inoffensive.  
Chaque esquif, manœuvré par le court aviron,  
Fond, semblable au coursier qu'à piqué l'éperon,  
Sur le bateau rival ; et la forêt humaine

Tient, comme un bois qui dort, en suspens son haleine.  
On ne voit, on n'entend que les vingt matelots  
Du bateau bleu, du rouge, avançant sur les flots.  
Soudain, les vingt rameurs tous à la fois se couchent.  
Les lance, en ployant, sur les boucliers touchent  
Et l'un des champions, dans le choc enlevé,  
En tombant disparaît sous l'humide pavé.

Le bruit des instruments, une clameur immense,  
Remplissant l'air, alors succèdent au silence,  
Et, pour laver sa honte, en revenant sur l'eau  
Le vaincu savamment regagne son bateau.

Mais de l'absent un autre a déjà pris la place.  
Pour la seconde fois, en traversant l'espace,  
Les rouges et les bleus se rencontrent de front ;  
Pour vaincre de nouveau, pour venger leur affront.  
Sur chaque bouclier la lance encor s'engage  
De part et d'autre avec un égal avantage.  
Les lutteurs sont campés sur leurs jarrets nerveux ;  
On dirait qu'en dépit d'un élan vigoureux  
Ils feront reculer les bateaux en leur route,  
Et la foule muette, en tressaille de doute.  
Pourtant, l'un des joûteurs, sur sa base ébranlé,  
Un moment indécis. à genoux, a roulé.  
L'autre, qui tient déjà sa victoire, l'achève ;  
En pesant sur la lance à moitié le relève  
Et, d'un bond imprévu le poussant devant lui,  
L'envoie au fond de l'eau reprendre son appui.

Le peuple bat des mains après chaque dérouté,  
Après chaque victoire, et l'on poursuit la joûte.  
Chacun à réparer bientôt compte un échec  
Et dans les deux bateaux personne n'est plus sec.

Non, pourtant, je me trompe : il est dans une barque  
Un joûteur tout puissant qu'à l'égal d'un monarque  
La troupe entière craint et révère à la fois,  
Tout en l'aimant, ce qui n'arrive guère aux rois.  
Quand il lutte, il se tient campé, ferme, immobile ;  
Nul ne peut l'ébranler : c'est un roc, une pile,  
Et, bien qu'en son pays il ait toujours vécu,  
On ne raconte pas qu'il ait été vaincu.  
D'ordinaire, il s'abstient, tant il a d'avantage.  
Pourtant, la foule ayant demandé, du rivage,  
A revoir les exploits de ses membres d'acier,  
Il se rend à la fin, il ceint le bouclier  
Et d'un poing exercé met en arrêt la lance.  
Tout le monde applaudit, puis fait un grand silence.  
Le premier champion qui l'ose rencontrer  
A beau se bien tenir, se fendre et se cambrer,  
Le joûteur invaincu, d'une seule secousse  
L'enlevant sur ses pieds dans le vide le pousse.  
Le second, par un coup aussi prompt que l'éclair,  
Est emporté d'emblée et soulevé dans l'air.  
On voit se succéder ces impossibles luttes,  
Et toutes entraînant de plaisantes culbutes  
De la foule en délire éveillent les clameurs.  
Cet Athlète a vaincu la moitié des rameurs ;  
Mais, au lieu de pousser sa banale victoire,  
Il veut frapper un coup plus digne de sa gloire :  
— Qu'on me mène, dit-il, contre le grand bateau ! »  
Et les dix avirons se replongent dans l'eau.

Il va, le peuple tremble : à moins d'un vrai prodige,  
Le joûteur triomphant va perdre son prestige.  
Contre la grande barque on arrive de front,  
La lance, en un clin d'œil, touche, plie et se rompt,  
Tandis que le joûteur, ferme encor sur sa base,  
Peut à peine porter la gloire qui l'écrase.

Chaque batelet rentre ; et ce coup merveilleux,  
Pour un instant du moins, a terminé les jeux.

Lorsque, dormant à l'ombre et sur la terre nue,  
Un serpent sent sur lui la lumière venue,  
Il s'agite, soudain, sous l'importun soleil  
Et de bonds inquiets signale son réveil.  
Ainsi, le peuple alors se lève, se démène  
Et roule les anneaux de son immense chaîne  
Les yeux inoccupés errent de toutes parts,  
Cherchant d'autres objets dignes de leurs regards.  
Les voix, qui se taisaient, se réveillent ensemble,  
Et de ce large essaim que le plaisir rassemble  
Sort le bourdonnement de dix mille entretiens.  
Par leurs bruyants appels quelques joyeux vauriens  
Qui dans le peuple épais se glissent et se cachent  
De ce fond monotone à grand bruit se détachent ;  
Sur l'ensemble confus montent parfois leurs cris,  
Comme les baliveaux dominant les taillis.  
Le commerce, aux gamins donnant la répartition,  
Dans ce libre concert fait aussi sa partie.  
Avec son tablier, le marchand de coco,  
Apportant sa fontaine au bord même de l'eau,  
De sa fade tisane annonce les délices  
Et fait taire celui qui vend le pain d'épices ;  
Car son petit clocher possède un carillon,  
Et dans l'épaisse foule en traçant son sillon,  
En faisant à pas lents sa lucrative course,  
L'échanson préféré de la petite bourse  
Exalte, aux tintements d'un grelot argentin,  
Son onde inoffensive et fraîche du matin.

Mais cependant couvrant l'éclat de sa lumière,  
Le soleil déjà pense à finir sa carrière

Et, cessant de darder sur la foule en émoi,  
Il va prendre à revers le mont de Sainte-Foy,  
Les balmes de Choulans, le clocher de Fourvière  
Et jeter leur profil en bas, sur la rivière.

La troupe des joûteurs par un coup de tambour  
Annonce qu'on poursuit les spectacles du jour.  
Chacun lève les yeux à ce bruit, et remarque  
Un long mât, qui, partant de la plus grande barque,  
Occupe maintenant le milieu du bassin.  
Sur ce bois incliné, que l'on vient à dessein  
D'oindre avec du savon, afin que le pied glisse,  
Dans cet étroit chemin, remuant, rond et lisse,  
Déjà l'un des joûteurs s'avance à petits pas.  
Il marche, en étendant des deux côtés les bras,  
Cherchant dans l'air l'appui que le sol lui refuse ;  
Mais il n'y trouve rien, et la foule s'amuse  
De le voir en suspens, faire un pas, hésiter,  
Glisser, se retenir, puis enfin s'arrêter.  
Ses yeux autour de lui vont mesurant l'espace,  
Regardant l'eau, les gens, semblant demander grâce ;  
Mais chez les spectateurs, qu'irritent ces délais,  
Il entend s'élever des cris et des sifflets.  
Aussitôt, saluant la foule qui le hue,  
Le malheureux se baisse et repart, l'âme émue,  
Les bras en balancier, sans trouver un appui  
Dans ce peuple railleur qui tourne autour de lui.  
Ses pieds sont encor sûrs et sa tête est absente.  
Il sent de toutes parts la foule impatiente,  
Qui semble détourner ses pas tremblants du prix.  
Devenu maladroit, et perdant ses esprits,  
Il ne surveille plus sa marche irrégulière  
Et tombe enfin dans l'eau, la tête la première.

Un autre, sur le mât déjà s'aventurant,  
Suit une autre méthode et s'avance en courant.

Avant qu'on ait bien pu juger de sa manière,  
Il a presque touché le bout de la carrière,  
Où pend à son cordon le gobelet d'argent ;  
Mais il tombe et son pas va finir en nageant.

Alors, on voit venir en cette route étroite  
Un athlète nouveau, que le fleuve convoite,  
Un homme déjà mûr, qui va d'un pas prudent  
Et fait un vrai contraste avec le précédent.  
La multitude rit et l'attend avec joie,  
Car le mât tout entier sous sa pesanteur ploie,  
Tant il est ventru, large, épais, rond, court et gras :  
Un craquement se fait à chacun de ses pas ;  
Devant lui son gros ventre à tout moment chancelle  
Et sur son rouge nez une sueur ruisselle,  
Si grande, qu'on le croit déjà sorti de l'eau.  
Il y rentre avant peu : d'un si pesant fardeau  
Le long mât qui fléchit bientôt se débarrasse  
Et semble avec plaisir le lancer dans l'espace.

Lorsque les bûcherons ont longtemps ébranché  
Un chêne séculaire au bord du Doubs penché,  
Ils poussent sur le flanc son écrasante masse,  
Qui roule, bondit, va, se faisant partout place,  
Et, suivant la montagne enfin jusques au bord,  
Se plonge avec fracas dans le flot bleu, qui dort.  
Le gros Silène ainsi roule, tombe, éclabousse  
Et vient perdre son poids dans l'eau, qui le repousse  
Aussitôt que cet homme a cédé le chemin,  
Viennent deux jeunes gens se tenant par la main,  
Sans doute deux amis qui dans la même bourse  
Comptent mettre le prix de cette double course.  
Ils avancent ensemble, allant d'un même pas,  
Se soutenant l'un l'autre en étendant les bras.  
Comme leurs membres sont plus fermes par l'étreinte,  
De même leurs deux cœurs bannissent toute crainte,

Se sentant appuyés des vœux d'un cœur ami.  
Le peuple, dès l'abord s'indignant à demi,  
Car la règle du jeu lui semblait violée,  
Avec des cris malins les condamnait d'emblée,  
Et quelques vieillards seuls d'un cœur moins inhumain  
Accueillaient ces enfants se tenant par la main ;  
Puis, chacun fut séduit par leur douce figure  
Et ce fut au milieu, d'un bienveillant murmure  
Qu'on les vit avancer en ce commun début.

Bientôt leurs pieds prudents les menaient près du but  
Et déjà le premier se préparait à prendre  
La coupe dans sa main qu'il n'avait plus qu'à tendre,  
Quand, soudain, le second sur le mât tombe assis :  
« Lâche-moi, criait-il à l'autre ; prends le prix ! »  
Et dans le même vœu la foule se rassemble :  
« Laisse-le ! Prends le prix ?—Nous le prendrons ensemble  
Puisque nous sommes deux ! » répond le brave enfant,  
Qui craint de se montrer ingrat en triomphant.  
Se tournant, à ces mots, dans le chemin qui ploie,  
Il étreint son ami, le soulève avec joie ;  
Mais ce beau dévouement est fatal à tous deux :  
Le lutteur faible perd le lutteur généreux ;  
Ensemble, pas à pas, montés jusqu'à la cime,  
Ils tombent en paquet dans le mouvant abîme.

Compagnons d'amitié, de jeux et de vertus,  
Ainsi firent jadis Euryale et Nisus.  
Après avoir longtemps massacré sans scrupules  
Les guerriers endormis dans le camp des Rutules,  
Près de toucher un prix chèrement acheté,  
Nisus voit tout à coup Euryale arrêté.  
Sa douleur aussitôt dans sa rage s'exhale :  
Ce n'est pas triompher vaincre sans Euryale.

Le sort de son ami doit être aussi son sort ;  
Ne pouvant le sauver, il partage sa mort.  
Dans leur échec touchant le peuple de la ville  
Applaudit ces héros, sans connaître Virgile,  
Et plus d'un beau regard se voile alors de pleurs  
Qui n'avaient pas encor coulé pour les vainqueurs.

A peine, cependant, ils sont tombés ensemble,  
Et la troupe envahit le mât, qui toujours tremble.  
Les jouteurs ne voient là que deux rivaux de moins  
Et de leurs lents progrès impatients témoins,  
Ils brûlent de remplir le chemin laissé vide.  
L'un des chefs, contenant la bande trop avide,  
Force les champions à passer tour à tour.  
Alors, sur un signal que donne le tambour  
Dès qu'un des prétendants tombe dans la rivière,  
Vingt lutteurs en bon ordre abordent la carrière.

L'un, dès le premier pas, d'un pied mal affermi  
Glisse dans le chemin, se relève à demi,  
Puis, tandis qu'il s'efforce à reprendre sa place,  
Fait encore un faux pas et tombe dans l'espace ;  
L'autre, qui marche assis et qui s'aide des mains,  
Sans doute importuné par les cris des gamins,  
D'un facile succès faisant le sacrifice,  
Rend d'un saut volontaire hommage à la justice.  
Un autre vers le prix près d'arriver à point,  
Naufragé vers le port, se retient par le poing ;  
Suspendu sous le mât qu'il étreint avec force  
De ses membres raidis cherche à pousser le torse,  
Et, grim pant à l'envers, semblable à l'écureuil,  
D'un air d'espoir encor sur le prix garde l'œil,  
Maudit ce mal humain qu'on nomme la distance,  
Se trémousse à grand'peine et par degrés s'avance.

Jusqu'au moment enfin où, ses jarrets croisés  
Ne pouvant soutenir ses membres épuisés,  
Il tombe sur les reins, à grand fracas dans l'onde.  
Tout le corps des jouteurs ainsi passe à la ronde,  
Et même les vaincus sur le mât encor sec  
Arrivent, ruisselants, pour venger leur échec.  
Leurs pieds, tout imprégnés après un bain propice,  
Triomphent lentement de l'obstacle qui glisse ;  
Et contre le savon assurant leur salut,  
Les mènent par degrés toujours plus près du but.  
Enfin, comme il n'est pas de danger invincible,  
Comme on a retranché du français l'*impossible*,  
Comme notre génie, actif, entreprenant,  
S'il échoue une fois triomphe en revenant,  
Comme nos grenadiers ont sur ses grandes routes  
De l'Europe honteuse enlevé les redoutes,  
Comme nos fantassins ont pris Sébastopol,  
Comme c'est la vertu puisée en notre sol  
Qui nous fait en riant affronter les obstacles  
Et par le seul courage opérer des miracles,  
Un garçon se trouva, qui ne tomba dans l'eau  
Qu'après avoir au mât arraché le drapeau  
Mis pour servir de but auprès de la timbale.  
Tandis que le cornet, la caisse et la cymbale,  
De leurs éclats soudain saluaient le vainqueur,  
L'homme disparaissait, comme on vit le *Vengeur*  
Plonger à Trafalgar, avec toute une armée  
Couverte d'eau, de sang, de gloire et de fumée.

C'est ainsi que les jeux vers le soir prennent fin.  
Le peuple se retire alors, tel qu'un essaim  
Dont le maître viendrait d'enlever la demeure,  
Et son bourdonnement dure encor plus d'une heure.  
A Perrache, aux Brotteaux, à Vaise, à Sainte-Foy,  
Chacun, le cœur joyeux, regagne son *chez-soi*,

Commentant les bons coups tout le long de la route  
Et se promettant bien de revoir une joute,  
Ce jeu, si fort goûté du temps de nos aïeux,  
Se transmettra sans doute à nos derniers neveux,  
Agréable tournois, pacifique pas d'armes,  
Qu'on peut voir ou fournir sans éprouver d'alarmes,  
Utile amusement et digne du beau lieu,  
Où deux fleuves jumeaux furent unis par Dieu,  
Du peuple commerçant et grand meneur de barques,  
Qui jadis sur la Saône hébergeait ses monarques,  
Chez qui le monde entier doit s'asseoir à jamais  
Sur les gradins formés des coteaux et des quais.

Jules RAMBAUD.

